

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. »
Six mois..... 3 fr. »
Trois mois..... 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à **SILVAIRE**
L'Administration à **Pierre MARTIN**

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 8 fr. »
Six mois..... 4 fr. »
Trois mois..... 2 fr. »

Propos de Premier Mai

Des endormeurs avaient prétendu faire du premier Mai un jour de fête.

« Ce sera la fête du travail ! disaient-ils. On y honorera le labeur humain qui est le grand facteur du progrès et l'on mettra en relief la place considérable que le producteur occupe dans notre société.

Pour répondre à ce désir, quelques essais furent tentés. On put voir, dans plusieurs centres industriels, les travailleurs processionner gravement, bandières corporatives déployées, les élus en tête, et se rendre ainsi en des lieux publics où le concert et le bal constituaient l'unique objectif de tous.

Un parlementaire osa même, en un jour de surenchère, déposer un projet de loi consacrant la fête du premier mai.

Toutes ces tentatives aboutirent à l'insuccès. Il y a bien encore de-ci de-là, en des fiefs socialistes, des célébrations de premier mai consistant surtout à boire, danser, chanter et se saouler, mais en général les travailleurs voient dans ce jour prétexte à revendications.

Evidemment réclamer une augmentation de salaires ou une diminution d'heures de travail, ce n'est pas résoudre la question sociale ; mais, enfin, c'est tout de même réaliser une entente d'éléments variés qui, pour la conquête d'une amélioration économique, sont capables de lutter avec énergie et enthousiasme, lutte à la faveur de laquelle les idées d'émancipation intégrale et les germes de révolte définitive peuvent être semés avec fruit.

L'ouvrier qui se dresse contre son patron, c'est déjà l'ébauche d'un geste plus définitif. L'Autorité n'est pas une, elle est diverse et s'exerce à la fois sur des domaines de toute nature. Si l'on reconnaît une valeur anarchiste à l'acte de révolte contre la Patrie, contre la tyrannie familiale et contre la Loi, pourquoi donc se refuserait-on à reconnaître cette même valeur quand il s'agit de combattre l'oppression économique ?

Ainsi, à en croire certains camarades, le déserteur, l'insoumis, l'illégal seraient des êtres éminemment anarchistes et par une contradiction que je ne m'explique pas, le gréviste lui, ne mériterait que notre pitié dédaigneuse ou notre indifférence ?

J'ai même entendu soutenir la thèse que, dans une grève, le devoir d'un anarchiste était de rester au travail, avec les jaunes.

Je sais bien qu'il n'y a là, le plus souvent, que jeux d'esprits paradoxaux et mal équilibrés, sans influence et sans possibilité de développement ; mais il m'a paru utile de les signaler au passage, ne serait-ce que pour désolidariser notre conception libertaire de ces fantaisies individualistes qui cachent mal, l'ignorance à peine dégrossie de ceux qui les propagent.

En somme, à l'occasion du premier Mai, c'est chaque année le problème du syndicalisme qui se pose. Qu'on soit pour ou contre, son existence, sa progression constante et ses manifestations révolutionnaires nous obligent à l'étudier de très près, et même, pour ceux qui croient y reconnaître un champ d'activité anarchiste, à s'y mêler intimement.

Il ne s'agit point, toutefois, d'absorber toute la pensée anarchiste dans le syndicalisme et d'y découvrir une panacée.

L'effort économique des travailleurs est loin d'être parfait, c'est entendu ; mais faisons-lui crédit, il vient de naître, et il n'y a pas encore vingt ans qu'il a conquis son indépendance.

Le rôle des anarchistes dans le syndicat est multiple : ils contribuent à la désagrégation du principe d'autorité même sous sa forme collective, ils s'opposent à la reconstitution d'un parle-

mentarisme nouveau qui serait prolétarien, ils stimulent continuellement l'initiative individuelle, et enfin ils forment l'élément combatif toujours en éveil pour empêcher le syndicalisme de se rétrécir aux questions terre à terre de cuisine intérieure et de privilèges corporatifs.

Disons-le, si la C. G. T. a pu acquérir ce caractère de violence volontaire qui affole l'opinion publique à de certaines heures, n'est-ce pas aux premiers anarchistes qui la pénétrèrent à son début, qu'elle le doit ?

Plus la puissance confédérale se développera, plus les organisations syndicales deviendront nombreuses, et plus l'impulsion anarchiste sera nécessaire.

Je crois même que sans cette impulsion, arrivé à un certain stade de son évolution, au moment de ses plus forts effectifs, le syndicalisme verserait dans le sage et pacifique trade-unionisme, et au lieu de constituer une force révolutionnaire, serait au contraire pour la société un point d'appui conservateur.

Ce danger ne sera conjuré qu'à la condition que la C. G. T. continue à se tenir à l'avant-garde révolutionnaire ; si elle cessait d'apparaître à tous comme un foyer de révolte, son rôle serait épuisé, et elle ne pourrait plus, quoi qu'elle fasse, nous intéresser.

Le syndicalisme est une forme d'activité révolutionnaire correspondant à une époque industrielle ; l'anarchie est une philosophie universelle, une manière de vivre idéale, dont le communisme lui-même n'est qu'une forme passagère de réalisation sociale.

Je conçois très bien qu'un syndicaliste très révolutionnaire ne soit point anarchiste ; et il ne me surprend pas que des anarchistes puissent ne pas être syndicalistes.

Le syndicalisme est lui-même ; il s'est créé une personnalité, un mode propre d'agir ; il évolue en dehors des partis et tend à se matérialiser suivant des conceptions élaborées par ses théoriciens. Ce n'est plus aujourd'hui un ensemble hétéroclite d'affirmations imprécises ; les doctrinaires ont formulé ses aspirations et ses tendances ; on sait qu'il est basé sur la solidarité des intérêts et la lutte des classes, que son évolution se poursuit vers la double fédération industrielle et régionale. Nous avons en présence de nous un effort autonome, qui possède à la fois ses moyens particuliers, sa méthode, ses idées directrices.

Cependant le syndicalisme n'est pas encore complet ; il lui manque une philosophie ; mais on peut prévoir qu'avec le temps, l'éthique syndicaliste s'établira par les travaux des orthodoxes. A ce moment, le syndicalisme sera une doctrine se suffisant à elle-même.

D'ici là, pour constituer peu à peu cette philosophie qui lui fait défaut, il est obligé de glaner de tous côtés ; il prend surtout dans les forces voisines qui sont le plus intimement mêlées à son action.

Tantôt empruntant à l'économie politique, il puise chez les libre-échangistes ou chez les protectionnistes, suivant les circonstances ; tantôt, creusant les théories sociales, il s'assimile de larges tranches de la critique marxiste ; souvent aussi, très souvent, c'est l'influence anarchiste qui détermine son orientation.

Et l'on peut dire que la doctrine syndicaliste de l'avenir résultera de l'ensemble de ces matériaux puisés à des sources diverses, quelquefois contradictoires, agglomérés par la succession des ans et la tradition, et condensés au contact des faits et des réalités.

Si donc nous voulons donner un sens anarchiste à cette évolution, il est indispensable qu'actuellement notre activité s'exerce à participer aux manifestations du syndicalisme, de façon à ré-

pandre le plus possible nos conceptions libertaires parmi ces organismes dont la gestation nous prépare l'avenir.

Que me voici loin du Premier Mai !... Après tout qu'aurais-je écrit que tout le monde ne sache ? J'aurais rappelé les martyrs de Chicago, Fourmies, 1906, etc... C'est déjà lointain et nous oublions si vite. N'ai-je pas mieux fait de profiter de cette date pour parler un peu du syndicalisme dans ses rapports avec l'esprit anarchiste ?

Et puis, le Premier Mai ! Il n'est personne qui ne sache aujourd'hui ce que signifie le chômage que les travailleurs décrient ce jour-là.

Chaque année il prend plus d'importance. Il va gagnant sans cesse en profondeur et en étendue en dépit des haltes, des attentes et des reprises de marches inévitables dans un mouvement aussi formidable résultant de deux courants historiques contraires : l'un conservateur d'une autorité séculaire adaptée au capitalisme moderne, l'autre libérateur et renouvateur du monde, instaurateur de la justice et du bien-être social par la science et la solidarité.

C'est le Premier Mai que les deux forces en présence se mesurent : Capital et Travail. Il faudra que l'une écrase l'autre ; c'est seulement de cet anéantissement, de ces ruines inévitables que la société de demain naîtra.

Ce n'est plus qu'une question de date.

Edouard Semé.



LES MONSTRUOSITES DE LA JUSTICE BOURGEOISE

Jeudi passait devant la 10^e Chambre correctionnelle un père de famille, Alain Doucin, quarante-neuf ans, quatre enfants, sans travail depuis six semaines, sans domicile depuis quatre jours.

Ce terrible malheureux avait, mercredi matin, enlevé un pain de deux livres de la voiture d'une boulangère ; il a osé, devant les juges mesgrés, invoquer comme excuse de son méfait : la faim.

Doucin a d'ailleurs déjà subi une condamnation en 1909, de quinze jours de prison pour atteinte à la liberté du travail.

Le tribunal indulgent lui a octroyé un mois de prison.

En effet, pouvait-on condamner à moins un individu qui ne voulait pas laisser mourir de faim quatre enfants et qui n'avait plus depuis longtemps de travail, se permettait de prendre DEUX LIVRES DE PAIN.

Et puis n'était-ce pas un récidiviste et un de ces mauvais travailleurs qui se syndiquent pour oser imposer à Messieurs les patrons un salaire qui permette de vivre.

Quinze jours de prison pour avoir osé relever la tête et s'être conduit en travailleur conscient.

Un mois pour avoir osé manger à ses quatre enfants.

La justice républicaine est vraiment douce et bonne !

TAIAUT ! TAIAUT !

Les camarades ont manqué une bonne occasion de voir... courir le cerf, tout simplement ! Et cela chez la dame Clicquot, la richissime duchesse d'Uzès !

Nous ne blaguons pas, la Société « Notre Famille » offrait ce régal (?) à ses souscripteurs dimanche dernier, au cours d'une promenade à Rambouillet.

En suivant cette Société dans ses promenades, des camarades trouvent l'occasion de faire quelque peu de propagande parmi leurs compagnons d'un jour, tout en participant à des excursions agréables. Mais cette fois, nous ne les voyions pas bien assistant à ce barbare spectacle, bien digne de ses aristocratiques amateurs, qu'est une chasse à courre. Et nous avons omis de les informer.

A quoi pense « Notre famille » ?

La Comédie et le Drame

Les arbres ont revêtu leur joli costume vert espérance de tous les printemps, le renouveau fredonne les premiers couplets de sa joyeuse chanson, le soleil de bon gré entre dans la ronde.

Du bleu, de l'or et des roses

Et voilà que déjà, nombreux comme les bourgeons qui s'ouvrent sur les branches, les scandales fleurissent joyeux aussi.

Oui, joyeux, ils nous causent à nous qui regardons placidement se dérouler les scènes de la grande comédie bourgeoise et politique les plus douces joies, Messieurs, voilà l'plaisir !

Les affaires Maimon-Rouet, Chédanne-Hamon, Valensi-Clémenti et consorts, Warzé, etc... si elles ne peuvent nous indigner, au moins nous font bien rire.

Voyez-vous ces hommes porteurs de majestueux huit reflets, d'habits à la coupe impeccable, ces messieurs brillants, passés au ripolin des vertus mondaines, décorés et comment ! les voyez-vous barbotant dans les caisses, puisant dans les poches, chipant de précieux documents intéressant la défense nationale pour les revendre à bon prix aux agents des puissances étrangères, démolissant d'admirables boiseries de style qui ornaient les salles des monuments historiques, pour les transporter dans leurs maisons de campagne de Fouilly-les-Asperges ou de Chose-la-Ville en Vexin ; dévalisant la garde-meuble de l'Etat, emportant des Gobelins, des Aubusson, de Beauvais valant plusieurs millions de francs, et se les appropriant pour décorer leurs salons et épater leurs amis.

Et Valensi, Clémenti ! et toute la rutillante séquelle de leurs amis faisant monnaie sonnante de l'insondable bêtise humaine ; vendant des crachats, des croix, des consulats, et bien d'autres choses aussi !

Et Warzé ! l'inspecteur zélé, le roussin rocambolesque, mi-policier, mi-apathe, en tout cas, noire fripouille. Ah ! celui-là par exemple nous fit plaisir, à nous qui sommes en butte aux tracasseries policières, qui savons à quel degré d'abjection peut descendre un fonctionnaire de la préfecture de police. Hein ! bonnes gens qui croyez à l'honnêteté des vigiliants gardiens de l'ordre social, est-ce tapé, cette petite affaire Warzé !

Faut-il vous rappeler que Warzé n'est pas une exception ?

Au hasard, voici quelques exemples de l'intégrité, de la propreté des policiers.

Il y a quelque quinze ans, un roussin, l'agent Rodot, dit Mort-aux-Vaches, renommé pour la férocité avec laquelle il traitait les pauvres bougres qui tombaient dans ses vilaines pattes, et qui avait l'honneur d'être le garde du corps du Président de la République, fut accusé par un de ses collègues, mécontent sans doute de l'avancement obtenu par son ami, d'un double assassinat de filles publiques, l'une Maria Bigot, que l'on avait trouvée éborgnée dans la chambre qu'elle occupait, et l'autre, Marie Jouin, assassinée quinze ans auparavant.

— Je n'ai pas tué Maria Bigot, dit l'agent Rodot au juge qui l'interrogeait, quant à Marie Jouin, c'est une autre affaire ; en effet, c'est bien moi qui l'ai

éborgnée, mais comme il y a quinze ans de cela, je bénéficie de la loi de prescription, vous ne pouvez rien me faire. Au revoir, monsieur.

Et l'agent Rodot s'en fut vivre en paix dans la petite maison de campagne qu'il avait pu acheter grâce à ses habitudes d'ordre, et grâce aussi à l'argent trouvé sur les cadavres de ses victimes, qu'en homme prévoyant il plaçait à la caisse d'épargne nationale.

Nous n'en finirions pas si nous voulions puiser dans le livre d'or de la police ; nous y ferions une ample moisson de faits tous plus écœurants les uns que les autres ; et combien de crimes, de salétés, d'actes abominables commis par ces limaces, que nous ne connaissons jamais ! Terminons en rappelant les exploits du joyeux Patouillard, commissaire de police d'Enghien, qui, il y a deux ans, organisait des cambriolages pour avoir le malin plaisir d'opérer des arrestations, et de cet autre flic chargé de conduire une folle à l'infirmerie spéciale du dépôt qui profita de l'occasion pour subtiliser le réticule de la malheureuse contenant une douzaine de mille francs.

Arrêtons-nous ici. Ils sont trop !

Puissent les actes des Rouet, des Chédanne, des Hamon, des Valensi, des Warzé, déssiler les yeux de la multitude candide qui croit encore à la probité du fin gratin de la bourgeoisie et des valets de celle-ci.

Et voilà pour la comédie.

Le drame, c'est la guerre, la guerre qui commence et dont le premier acte se joue depuis longtemps déjà au Maroc, mais jamais peut-être, le péril ne fut aussi proche qu'au printemps de cette année.

Pour justifier la conquête de ce Maroc tant convoité, pour faire le jeu de tous les requins de l'agio, on trompe tout le monde, tout est matière à prétexte tendant à expliquer l'envoi de forces militaires en Afrique, afin de justifier l'acte de brigandage qui va se commettre.

Donc nous allons conquérir le Maroc ; nos braves généraux vont s'illustrer là-bas. De nouveaux d'Amade vont ramasser des lauriers dans le sang des batailles ; des jeunes hommes s'en iront faire leur devoir de Français, lequel consistera à étripier le plus possible de Marocains, et à se faire étripier par iceux.

Quand nous serons installés en maîtres au Maroc, l'Allemagne nous cherchera des noises, et nous nous battons avec l'Allemagne.

Il est probable, il est certain que l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, l'Italie entreront dans la danse, et nous aurons la plus effroyable des guerres que l'on vit jamais.

Voilà ce que l'on verra au siècle de la télégraphie sans fil, de l'aviation, au siècle des merveilleuses réalisations, qu'engendra l'esprit humain.

Des cadavres, des monceaux de cadavres troués, déchiquetés, sanglants, un spectacle qui dépassera en horreur la plus horrible des visions, et, par-dessus ces cadavres, les corbeaux de la finance in-

ternationale, lourds de butin, ramassant de colossales fortunes sur les ruines.

Eh bien ! est-ce que l'angoisse qui nous étreint à la pensée de ce demain rouge ne va pas gagner le peuple tout entier ?

Est-ce que la population besogneuse, le monde des exploités qui paie toujours les pots cassés de tous les criminels exploiteurs des dirigeants ne va pas se révolter ? Est-ce que ces pères, ces mères, ces frères, ces sœurs, ces épouses, ces amantes vont regarder les événements qui se déroulent au Maroc de l'œil du troupeau qui regarde passer les trains ? Est-ce que ces gens ne vont pas penser aux deuils possibles, à la douleur que leur causera la disparition d'un être aimé, mort bêtement à la guerre ?

Et s'ils pensent à tout cela, ne vont-ils pas se lever contre les cyniques crapules de la banque et du parlement, contre les metteurs en scène du grand drame sanglant de demain ?

Espérons qu'un souffle de révolte passera dans la masse taillable et corvéable, et que l'on profitera de l'occasion pour démolir les sinistres bonshommes qui disposent aussi cavalièrement de nos existences.

Eugène Péronnet.

EN ESPAGNE

L'Affaire Sagrista

L'on sait quelle est cette affaire. Un dessinateur, Sagrista, a été condamné par un conseil de guerre à douze années de réclusion comme auteur de trois gravures commémorant la mémoire de notre regretté camarade Ferrer.

Comme nous l'avons annoncé, l'arrêt fut soumis à la Cour suprême qui vient de rendre son jugement, condamnant définitivement Sagrista à neuf ans de réclusion.

Neuf ans de martyre pour avoir dessiné trois gravures ! N'est-ce point là quelque chose d'odieux ; n'appartient-il pas à tous les hommes de cœur et en particulier aux anarchistes, de crier aux bourreaux espagnols qu'ils se solidarisent avec leur victime ?

Notre camarade Sagrista est irrémédiablement perdu s'il ne se forme pas immédiatement un courant d'opinion réclamant justice, forçant Alphonse XIII et ses lieutenants à lâcher prise.

Nous pouvons déjà mentionner la protestation suivante qui a été signée d'hommes de tous les partis, ne voyant dans la condamnation de notre ami qu'une iniquité de plus à l'actif des gouvernants espagnols, et qui a été envoyée à l'ambassade d'Espagne. Voici les noms qui l'ont signée :

Charles Albert, Ch. Benoît, C. Bréban, Emile Caffin, Fanny Clar, Victor Dave, Ch. Delbon, Paul Desalle, Emile Derré, R. Froment, Trinidad Ferrer, Henri Fabre, André Girard, J. Guérin, A.-F. Hérol, Maximilien Luce, C.-A. Laisant, Charles Malato, Albert et Alexandre Mary, M. Nettlan, Marc Pierrot, Aristide Pratelle, Pierre Quillard, Rémy Roure, C. Avril de Sainte-Croix, Félix Vallotton.

Comme il est dit plus haut, la Cour suprême a rendu son jugement ; la protestation ne doit donc pas s'arrêter.

Nous ne devons pas non plus oublier le camarade Herreros, dont le seul crime est d'avoir publié dans *Terra y Libertad* l'annonce d'une brochure.

Comme nous l'avons maintes fois dit et répété, nos camarades espagnols qui luttent pour leur affranchissement n'ont plus que jamais besoin de se sentir soutenus par les travailleurs de tous les pays.

Canalejas continue l'œuvre de Mauras et veut éteindre dans le sang ou dans l'emprisonnement le souffle de révolte qui anime le peuple dont il est l'oppressé. Rappelons-lui le 13 octobre 1909 et montrons-lui que nous pouvons encore pousser plus loin nos actes.

A. D.

Toujours sous le gouvernement du démocrate Canalejas, à Fuente de Vaqueiros (province de Grenade), il se passe des choses tout à fait dignes de la Sainte Inquisition. Qu'on en juge :

Le maire, nous dit *El Socialista*, voulant sans doute se signaler en haut lieu, n'a trouvé rien de mieux, pour montrer tout son zèle dans la coercition contre les délinquants, que de réduire jusqu'à l'extrême limite la dimension des cellules de la prison de la ville. Maintenant, les malheureux détenus sont dans l'impossibilité de se mouvoir ; ils doivent rester debout, les bras collés au corps ! Pour comble de supplice, l'air est complètement défaut dans un espace aussi restreint, de sorte qu'on agonise dans une demi-asphyxie.

Des habitants de la localité, mus par un sentiment d'humanité, signalent ce fait à la presse socialiste.

Pour le Premier Mai

Lundi prochain, premier mai, la classe ouvrière organisée va, comme toutes les années, affirmer son désir d'un mieux-être et ses aspirations d'harmonie sociale.

Les travailleurs anarchistes, encore qu'ils soient fixés sur les résultats antérieurs des manifestations de ce genre, n'y participeront pas moins avec toute la force de leur tempérament révolutionnaire, avec toute l'ardeur de leurs convictions libertaires.

Le prolétariat sait, lui aussi, tout comme les anarchistes, que sa libération ne viendra pas à date fixe. Mais comme, depuis toujours, il a des revendications à formuler, il a choisi cette date du premier mai pour les dresser en face de la classe ennemie, pour crier sa misère, exposer ses besoins, gueuler ses colères, clamer ses espoirs. Et les ouvriers libertaires doivent être, et sont, avec lui, ce jour-là !

« Que fut, en réalité, le premier mai, a dit naguère, quelque part, le renégat Briand, sinon un premier essai de mobilisation des travailleurs, une véritable tentative de grève générale ? »

Et notre professeur d'action directe, qui s'y connaissait, d'ajouter : « Quand on se rappelle l'énorme effet d'intimidation que produisit sur nos adversaires la seule annonce de cette manifestation formidable, on a le droit de supposer que le premier mai fut resté moins platonique si, au lieu de devenir un simple prétexte à fêtes familiales, à promenades auprès des pouvoirs publics, il avait pris dès le début — et conservé — le caractère d'une protestation révolutionnaire. »

En effet, ce fut surtout ainsi que l'avaient voulu ceux qui en furent les initiateurs. Faut-il, à ce propos, rappeler le vaste mouvement gréviste qui, aux Etats-Unis, au premier mai 1886, ébranla la puissance capitaliste et aboutit à l'obtention, pour plus de deux cent mille ouvriers, de la journée de huit heures ? Faut-il parler des événements de Chicago, où les travailleurs se battirent, revolver aux poings, avec la fripouille policière ?

Le prolétariat du nord de l'Amérique avait placé la manifestation du premier mai uniquement sur le terrain économique ; les ouvriers européens qui, lors du Congrès international de Paris 1889, avaient fait leur l'idée de leurs camarades des Etats-Unis, laissent prendre au premier mai la tournure d'une procession aux pouvoirs publics. Et cet nous mena, en France, au massacre de

Fourmies, où le fusil Lebel remporta sa première victoire. Il ne fallut rien moins que la constitution de la Confédération Générale du Travail pour faire reprendre au premier mai son véritable caractère, pour qu'il redevenît une vraie journée syndicale et ouvrière.

Certes, on sait bien qu'il n'a pas encore marqué la déchéance de la bourgeoisie exploitatrice. N'empêche que, chaque fois qu'il revient, c'est, du côté des classes dirigeantes, comme une sorte de malaise. On ne sait pas ce qui va se passer ; pourtant, on n'est guère rassuré.

Le premier mai 1906, on aurait pu croire qu'un pas allait être fait. Mais, cette année-là, il y eut les élections. Et dans bien des localités socialistes, on s'occupa surtout à préparer la farce électorale. Ce fut pour les huit heures un fiasco. Mais, toujours battue, jamais découragée, la classe ouvrière organisée conserve sa confiance au premier mai. Chaque fois qu'il revient, avec lui renaissent les espérances. Il est l'occasion d'un peu plus d'agitation. Dans les meetings confédéraux, dans les Bourses du Travail, on en profite pour éduquer les masses populaires qui en ont tant besoin.

Comme précédemment, les orateurs qui, dans les meetings, porteront la parole de révolte, diront les crimes patronaux et gouvernementaux de l'année écoulée. Ils attireront l'attention de tous sur les victimes du régime actuel. On parlera des emprisonnés ; de ceux que la République capitaliste tient sous les verrous des prisons de droit commun. On parlera de la grève des cheminots. On remémorera le martyre du malheureux Durand, celui de l'héroïque Roussel. Et surtout, on mettra en garde les classes productrices contre cette formidable escroquerie des retraites ouvrières.

Et ainsi, la célébration du premier mai, cette année, ne sera pas inutile. Elle servira la cause des gueux, des exploités. Il y aura ce jour-là, pour tous ceux qui ont une conviction sincère et ardente, du bon travail à faire.

Je ne veux pas dire par là que le premier mai 1911 se passera chez nous rien qu'en discours. Il se peut qu'ici ou là, il y ait des manifestations importantes et sérieuses. Raison de plus pour que les anarchistes ouvriers s'en mêlent et donnent de leur personne sans compter.

Le premier mai, c'est la journée des travailleurs, celle qu'ils ont choisie pour dire son fait à la caste dirigeante. La place des anarchistes y est donc marquée. Ils tiendront à honneur de s'y trouver, et d'y faire leur devoir de travailleurs et leur besogne de révolutionnaires.

Louis Granddier.

Les Républiques scélérates

Une place toute particulière doit être faite, sous cette rubrique, à la République Argentine. On se rappelle qu'à la suite des événements de Buenos-Ayres, vingt-deux anarchistes furent déportés à la Terre de Feu sans aucune forme de procès, tout comme en l'autocratique Russie.

Ce qu'ils ont vu ou enduré dans cette Sibirie argentine est tout à fait digne des traitements que les peuplades les plus sauvages infligent à leurs ennemis. Condamnés à couper du bois dans les forêts de l'Ushaia sous la menace de vingt coups de nerf de bœuf pour qui abandonnerait le travail un seul instant ; mis en cellule pour un rien et forcés à reprendre le travail par un froid terrible après avoir vécu 15 jours au pain et à l'eau (arrivé au lieu du travail un condamné s'évanouit pour ne plus se lever) ; frappés à coups de nerf de bœuf jusqu'à la mort ou couchés dans la neige quinze heures de suite, les déportés sont soumis en un mot aux tortures les plus épouvantables.

Revenus de la Terre de Feu — à leurs frais — au commencement de décembre, quelques-uns de nos amis ont trouvé le pays et particulièrement Buenos-Ayres en proie à la même férocité réactionnaire que devant. Les anarchistes sont pourchassés avec la même implacabilité, surtout ceux qui ont essayé de faire revivre *La Protesta*, le quotidien anarchiste dont les bureaux furent saccagés et les presses brisées par la jeunesse « intellectuelle » et la police. Certains de ses anciens rédacteurs sont encore à la Terre de Feu, d'autres sont emprisonnés ou exilés en Europe.

Car la loi dite de résidence, par laquelle toutes les personnes suspectes d'idées avancées peuvent être expulsées sur l'heure, est appliquée non seulement aux « étrangers », mais encore aux citoyens argentins eux-mêmes. C'est l'ostracisme selon l'antiquité la plus barbare. Les ca-

marades Gilimon et Zamboni, par exemple, quoique de nationalité argentine, ont été bel et bien expulsés et embarqués de force pour l'Europe.

Voilà où en est la République liberticide.

Le *Libertario*, de qui nous tenons ces renseignements, signalait un autre fait qui montre jusqu'où peut aller l'acharnement des gouvernants contre nos amis. Il s'agit du jeune camarade Testabruna qui, expulsé de cette République de sauvages, se vit arrêté par la police italienne, à peine avait-il mis le pied sur le port de Gènes, et ce, pour insoumission à la loi militaire. Or, ce camarade avait quitté l'Italie à l'âge... de deux ans ! Le plus fort est que, ne pouvant retrouver nulle part son état civil, on le garde tout de même en prison, on se demande jusques à quand !

On se demande aussi quand prendra fin le calvaire de nos amis de la *Protesta*. A peine un numéro est-il annoncé qu'il est saisi, ses vendeurs, rédacteurs et employés arrêtés ou frappés d'ostracisme. Et il en est ainsi, depuis près d'un an, pour tout ce qui pense un peu librement dans ce pays gouverné par des créoles ignorants et barbares au plus haut degré bien qu'ils se prétendent parfaitement instruits et civilisés.

De tout cela, bien entendu, vous ne trouverez jamais un mot dans aucun journal bourgeois de notre chère République française. Il est vrai que la ploutocratie qui nous opprime n'a plus grand-chose à envier en fait d'agissements sauvages contre la liberté de parler et d'écrire et que les plumitifs à ses gages ne sauraient parler de corde dans la maison d'un pendu.

Raison de plus, en tout cas, pour que notre protestation s'élève sans cesse et toujours plus ardente contre ce retour à la barbarie dans les pays qui osent se réclamer de la civilisation la plus avancée.

LES CHEMINOTS

L'on se souvient de cette séance mémorable où le président du Conseil, M. Monis, et le ministre des Travaux publics, Dumont, prononcèrent chacun un discours dans lesquels ils demandèrent des armes au Parlement pour imposer aux Compagnies la réintégration des cheminots.

Les Compagnies ont tenu une réunion dans laquelle il a été déclaré que :

Sans prendre pour le moment de décision formelle, les présidents et directeurs ont été tous d'avis qu'ils ne devaient pas céder à une invitation qui pourrait avoir pour conséquence d'affaiblir la discipline et de compromettre peut-être la sécurité des voyageurs. Ils répondront à toute convocation du gouvernement. Ils fourniront tous les éclaircissements désirables sur leur attitude, mais ils montreront qu'il leur est impossible, dans l'intérêt même du service public dont ils ont la charge, d'aller plus loin dans la voie de l'indulgence. « La sécurité des voyageurs, a dit une des personnalités présentes, passe avant le vote d'une Chambre ».

Voyez, braves cheminots, il paraît que la réintégration des révoqués serait un péril pour les voyageurs !

Sécurité... sécurité... Eh bien ! il appartient aux besogneux cheminots de se souvenir de la grève perlée, et de démontrer au public que sa vraie sécurité réside dans la cessation des hostilités... lesquelles ne cesseront qu'autant que leurs camarades seront réintégrés.

Agitation Mondiale

OHÉ ! LES MARINS !

L'Union des Marins anglais, nous dit la Voix du Peuple (de Lausanne), a répandu un manifeste dans les ports d'Angleterre et du continent pour annoncer que la grève internationale est proche. A une époque déterminée, le travail sera abandonné par les marins sur les côtes américaines de l'Atlantique et dans les ports anglais, danois, norvégiens, suédois, hollandais et belges.

Voilà un magnifique mouvement de grève internationale qui doit intéresser au plus haut point la France révolutionnaire. Les travailleurs de la mer français brillent pourtant par leur absence dans cette liste de nationalités adhérentes.

Ohé ! les marins ! Quand vous serez moins exploités — ce qui est bien difficile à croire — que vos frères anglais et autres, ne pensez-vous pas que votre devoir est de vous solidariser néanmoins avec eux ?

Le moment est venu de le dire, en mieux, de se montrer !

AU MEXIQUE

La révolution mexicaine sur laquelle les journaux bourgeois nous renseignent à peu près seuls — c'est dire avec quels mensonges — est tout autre chose qu'une lutte politique entre deux présidents.

Cette lutte est d'une importance immense tant par son ampleur et ses succès que par le caractère que lui ont donné les révolutionnaires, écrit-on de libas à une feuille révolutionnaire italienne. Elle n'a pas seulement des buts politiques ; la grande majorité des combattants révolutionnaires sont pour l'expropriation de la terre et de sa mise en commun. La minorité, avec son chef, le traître Madeiro, prétendu président provisoire, est tellement restreinte qu'une action de sa part est impossible, tandis qu'en dehors de son influence la révolution bat son plein, avec un vrai caractère anticapitaliste.

La révolution se poursuit malgré ses traites, elle s'étend toujours plus ; on lutte pour la liberté économique, contre le monopole de tous les argousins propriétaires et capitalistes mexicains et étrangers.

Régénération, l'organe des révolutionnaires, publie d'ailleurs des manifestes comme celui-ci :

« Pour être libre, il faut que le peuple prenne possession de la terre et des instruments de travail ; il ne peut donc suivre ceux qui font de la politique un métier, mais seulement les hommes disposés à continuer la lutte de la classe exploitée contre la classe des exploités. Compagnons, suivez donc la bannière rouge qui inscrit dans ses plis les mots : « Terre et liberté. »

Oh la révolution a triomphé, l'expropriation a déjà été mise en pratique et exécutée sur une large échelle. C'est la meilleure méthode pour intéresser les travailleurs au triomphe des insurgés.

EN ALBANIE

La guerre, toujours déchaînée en Albanie, a des causes étranges sur lesquelles les peuples feraient bien de méditer. Sous le règne de l'exécrable Abd-ul-Hamid, les Albanais avaient le droit de porter les armes, de ne point payer d'impôts et de n'être pas soldats, droits que les Jeunes-Turcs au pouvoir leur ont enlevés aujourd'hui, sous prétexte d'unification de l'empire.

Lorsque les peuples se gouverneront

eux-mêmes, sans tutelle étatique, nous n'assisterons plus à des événements de ce genre : un peuple qui se révolte contre son gouvernement libéral parce qu'il s'obstine à lui vouloir arracher ce que lui accordait un gouvernement ultra-despotique.

EN LIBERTÉ

Arrêté sans explications, comme nous l'annonçons la semaine dernière, notre camarade Dupuits vient d'être remis en liberté de la même manière, c'est-à-dire sans qu'on ait daigné, nous ne disons pas lui faire des excuses — avec un ouvrier, on ne se gêne pas — mais simplement l'informer qu'il y avait eu méprise.

Le régime du bon plaisir policier, quoi ! A ceux qui croient ou feignent de croire que nous exagérons lorsque nous assurons qu'il en est ainsi dans notre douce France démocratique et que l'étiquette républicaine est un leurre, on peut répondre que les faits sont là pour nous donner raison. En voici un de plus.

Le Roi des Bourriques

De plus en plus, sa vacheté Lépine se croit le tsar de Paris.

La semaine dernière, les camarades de la section du 18^e de la Fédération avaient organisé une conférence publique sur : *La Jacquerie en Champagne* et le rôle de l'armée dans les conflits sociaux.

Cette réunion était annoncée dans une affiche ayant pour titre : *La Révolution qui vient* (affiches qui, soit dit en passant, furent lacérées dans les grands prix, sans doute pour faire sentir que l'on est en République). Cette conférence devait avoir lieu salle Bazet, 51, rue Polonceau, dans le 18^e.

Le sieur Lépine mit alors en demeure le bistro, qui est sans nul doute de la police, d'avoir à fermer sa boutique ce soir-là ; ce qui fut fait sous la protection d'un grand nombre de flics et de mouches.

Puisque aujourd'hui la police se croit maîtresse de la rue et commence à vouloir interdire les réunions qui lui déplaisent, nous pouvons assurer le sieur Lépine-prévaricateur-voleur et assassin que nous ne sommes pas disposés, nous anarchistes, à laisser les choses marcher ainsi et que s'il faut employer les grands moyens pour cela, eh bien, on les emploiera.

Marcel Butet.

Voici, d'autre part, le texte de l'affiche apposée sur les murs du 18^e :

Fédération Révolutionnaire Communiste
Section du 18^e

LA REVOLUTION

QUI VIENT

Aux Travailleurs,
Après des années de misère, provoquée par les gros négociants accapareurs et fraudeurs, la révolte des paysans vignerons éclate enfin. Les châteaux flamboyants, les cilliers sont saccagés, les tonneaux crevés, le champagne coule à flots, la Jacquerie se venge des affameurs.

Le courage et l'héroïsme de notre glorieuse armée est au-dessus de tous éloges. Une femme a été sabrée par nos vaillants dragons, dignes émules des assassins de Dravet.

Les Champenois se révoltent... ils sont armés d'échalas. C'est insuffisant.

Camarades,
Encourageons ces révoltés car ils sapent une société pourrie.

Affirmons notre solidarité. Groupons les énergies. Organisons-nous pour la lutte qui se prépare.

Soldats !!!
Ferez-vous toujours l'office de massacreurs ?
Serez-vous toujours les défenseurs du Capital ?

La guéule de vos canons, la pointe de vos baïonnettes sont-elles dirigées dans la bonne direction ? Non !

Votre responsabilité est grave : agissez comme des hommes et préparez-vous à répondre aux tentatives criminelles de vos chefs comme il convient.

La Section.

Fédération révolutionnaire communiste

Les groupes sont instamment invités à envoyer un délégué à la réunion qui tiendra l'Union des Syndicats et dont la date et le lieu seront annoncés dans la presse.

Des communications très importantes seront faites.

Nous rappelons que pour le lundi de la Pentecôte une sortie est organisée. Nous invitons les groupes à s'en occuper et à nous communiquer dès maintenant ceux de leurs membres qui y prendront part, afin de faciliter l'organisation.

Nous rappelons aux groupes que tous les mardis se réunissent une commission de propagande.

Il est absolument indispensable que tous les troupes y envoient un délégué afin que tous sachent ce qui s'y passe.

Mardi prochain la réunion de cette commission se tiendra au *Libertaire*, 15, rue d'Orsel. Des questions importantes sont à l'ordre du jour.

Cinéma-Police

L'on savait déjà que la presse n'était qu'une succursale de la Tour Pointue, et que l'indépendance et l'honneur journalistiques n'étaient guère le fait des employés des *Matin*, *Journal*, *Presse*, *Parité*, etc. ; l'on savait même que ces reporters ne se faisaient pas trop prier pour communiquer leurs clichés à la police ; mais ce que nous ne savions pas encore c'est que les films cinématographiques servaient d'agents indicateurs !

Ce n'est pas plus difficile que cela ; sous le prétexte de prendre des vues pour amuser le public, l'on prend la photographie des faits et gestes des manifestants, constituant ainsi des preuves irréfutables.

C'est ce qui vient de se produire dernièrement en Champagne.

Un opérateur pour cinémas ayant photographié les derniers événements de la Marne, les films ont été mis à la disposition de la police.

Mais le plus beau de toutes ces coquinerie, c'est de voir les autorités municipales, maires, conseillers municipaux, conseillers généraux, tous ceux qui, au début de la révolte, invitaient les paysans à employer les moyens les plus violents pour imposer leurs justes revendications ; tous ces gens courageux qui, pour tromper la foule, allaient jusqu'à la démagogie ; le plus beau, dis-je, c'est de voir ces élus démissionnaires venir à la préfecture de Reims nommer les manifestants que la police veut faire arrêter.

Et allez donc. Après avoir été les excitateurs, les représentants du peuple, qui n'avaient pas hésité à démissionner pour montrer, disaient-ils, leur solidarité avec leurs électeurs, deviennent les collaborateurs de la répression.

Le mouvement de la Champagne semble s'être calmé ; je dis semble, car je ne crois pas la colère complètement éteinte chez ces travailleurs que la misère va étreindre plus que jamais, augmentant la haine contre les spéculateurs, cause de leur malheur ; du reste les arrestations s'opèrent tous les jours.

Près de trois cents vigneron sont à l'heure actuelle sous les verrous.

Effrayé, un malheureux paysan, Gannon, se pend dans sa cellule, à la prison d'Épernay.

Ceci nous montre que, pour ne pas

être poursuivie par une main de fer comme celle de Clemenceau ou de Briand, la répression de Monis n'en est pas moins brutale et féroce.

Pendant que l'on étouffe les réclamations des paysans champenois, en emprisonnant l'élément actif, nos politiciens applaudissent le président du Conseil et son subordonné Dumont qui, au sujet des cheminots, l'ont fait au pathétique et au sentimental.

Exploités, ouvrez donc enfin les yeux ; paysans de la Marne et de l'Aube, ne comprenez-vous pas, enfin, que vous avez été joués.

Les élus qui s'érigaient en sauveurs, n'agissaient ainsi que pour vous mieux tromper.

Sachez que tous ces politiciens ne pouvaient rien pour vous, et que toute force réside en vous-même ; que vous n'obtiendrez réellement quelque chose qu'en l'arrachant par votre propre énergie.

Paysans champenois, vos ennemis sont les mêmes que ceux de vos frères ouvriers de la ville : la capitaliste, l'exploiteur !

Vignerons, vous comprendrez maintenant pourquoi les exploités de l'usine se révoltent eux aussi et font grève ; vous comprendrez enfin qu'il existe une lutte de classe ; que cette lutte de classe ne se terminera que le jour où le peuple ouvrier tout entier, livrant un suprême assaut à la forteresse capitaliste, renversera son coffre-fort, fera la Révolution.

Mais déjà, il appartient aux travailleurs en lutte de tirer de tous les événements les enseignements qui s'en dégagent.

Puisque les marchands de journaux et commerçants de cinémas ne sont que des instruments de la police, soyons sans pitié ; sabotons et les gens qui essaient de nous tirer les vers du nez ; comme on dit, et les appareils des établissements Pathé, Gaumont et autres, qui aujourd'hui font fonction d'indicateurs.

A. Dauthuille.

Nota. — L'opérateur qui a remis les films cinématographiques délateurs, et qui d'ailleurs s'en est vanté, est un photographe de Reims.

Il appartient aux vignerons de faire à ce policier amateur, mouchard et dégoûtant personnage la visite de politesse qui s'impose.

Pour un Goy

Le menteur et calomniateur professionnel, qui signe ses idioties « Un Goy » dans cette boîte à ordures, qui s'appelle l'*Oeuvre*, continue à baver et à vomir partout et sur tout le monde. Lâché et sans honneur, il n'a pas même l'amour-propre des souteneurs. Quand on le met au pied du mur en lui prouvant qu'il a menti, il ne trouve même pas en lui le courage d'un « même » pour se défendre... Il insulte et il ment. C'est pitoyable, mesquin, bas, mais ce maniaque évadé de quelque maison de santé, n'a pas d'autres moyens pour faire connaître au monde son existence...

Ne pouvant pas répondre à ce que j'ai écrit dans mon précédent article, à propos de ses bavures sur les juifs et le peuple russe, ne pouvant nier la vérité et l'évidence des faits que j'ai exposés, ce maniaque continue à mentir effrontément. Pour diminuer la valeur de ma réponse, il veut effrayer ses lecteurs naïfs en me faisant passer pour juif. Pour éviter une réponse directe à ce que je lui ai dit, il s'efforce de voir un non Français parler des affaires de la France.

Charlatan stipendié, ce personnage n'hésite devant aucune saleté.

D'abord, Monsieur Goy, sachez une fois pour toutes que je ne suis nullement juif, ni franc-maçon ; quoique ne trouvant aucun mal à être juif, je ne peux pourtant pas dire que je le suis pour vous faire plaisir. Je suis d'une famille qui n'a jamais eu de parenté avec les juifs. D'ailleurs, dans mon pays, les juifs n'existent que dans une petite ville de 35.000 habitants, le reste du pays étant d'une « homogénéité chrétienne » que les antisémites français leur peuvent envier.

Ceci dit, je défie le « Goy » de l'*Oeuvre* de trouver dans mon article un passage où je discute les affaires de la France. Et pourtant, j'en ai vu tous les droits ; ce maniaque se reconnaissant bien le droit de discuter les affaires du peuple russe, sans, du reste, y comprendre quelque chose. Quand je voudrai parler des affaires de France, je le ferai et j'attendrai M. Goy pour m'en empêcher. Je serai à son entière disposition.

Une dernière fois, et pour en finir, je me permets de dire que toute cette bande qui ricane, qui aboie aux pas de tous les juifs du monde, n'est ni dangereuse, parce que composée d'imbéciles, lâches, hypocrites et lâche-culs.

W. Mész-Gambachidzé.

Petits Pavés

AUJOURD'HUI ON VOLE

L'autre jour l'aérodrome d'une ville, dont j'ai oublié le nom, fut complètement saqué et les organisateurs faillirent être mis à mal par les spectateurs, qui, ayant payé pour voir voler, furent déçus dans leur attente, le vent qui soufflait avec force étant dangereux pour les aviateurs. De ce bazar fait-divers, on pourrait tirer des conclusions désavantageuses pour la mentalité des individus. On ne va pas dans un aérodrome pour voir un aéro s'élever dans les airs, mais dans l'espoir que l'aviateur « casse du bois » et se casse la... figure en même temps.

Ca fait très bien dans la conversation de laisser tomber négligemment ces mots : « Ah ma chère ! j'ai assisté à la chute de X... C'était terrible, j'ai failli me trouver mal. »

Et l'on plaint... la petite amie qui n'a pas vu ça. Autrefois les amateurs de spectacles sensationnels envisageaient les manœuvres avec le secret espoir de voir les fautes dévorer le dompteur. Aujourd'hui, les acteurs du drame ne sont plus les mêmes, mais la psychologie des foules ne s'est pas transformée.

Si ceux qui se sont tués l'autre jour ont mis tout à sac, parce qu'on n'avait pas, s'étaient donné la peine d'ouvrir les yeux ils auraient vu que jamais on n'avait autant volé que ces jours derniers. On vole au ministère des affaires étrangères. On vole des imbéciles qui veulent être décorés à tout prix, sous le fallacieux prétexte que le port d'un pense-bête à la boutonnière d'un veston vous signale à la considération des poires ; on vole même à la tour pointue et l'on peut dire que Waré à accompli des prouesses qui dépassent de loin celles des plus audacieux aviateurs. Ce policier, voleur, cambrioleur, maquereau et peut-être même assassin détient le record.

Devant un tel scandale, auquel je ne pouvais croire, connaissant l'honnêteté de ces messieurs, je suis allé interviewer un des plus hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, je regrette de ne pouvoir donner son nom, mais vous savez, le secret professionnel, c'est chose sacrée.

Voici les déclarations que m'a fait cet estimable parasite.

L'affaire Waré nous em... miette sale... ; pense donc, un de nos meilleurs employés, un policier incomparable !

— C'est peut-être pour cela, dis-je, qu'il a accompli des cambriolages épaisants, et qu'il pratiquait incomparablement l'art du maquillage ?

— Certainement ! s'il en avait été autrement, on ne l'aurait pas considéré à la « boîte » comme on le faisait, mais crois-moi, l'histoire va s'arranger, tu as déjà vu que nous avions muselé la presse dès le premier jour, et aujourd'hui les journaux déclarent que Waré était un malade, un déséquilibré ; bientôt, quelques lignes discrètes apprendront au public que notre agent a toujours été un modèle de vertu, d'héroïsme, de probité, — toute la lyre,

quo ! — victime d'apaches et d'anarchistes, car on vous y collera selon l'antique et solennel usage. Déjà sa femme n'a jamais été frappée par lui, même avec une fleur, et avant peu, mon vieux Landé, tu apprendras, avec stupefaction, que l'inspecteur de police Waré, malgré les preuves qui sont accumulées contre lui, est digne de faire le pendant à notre pucelle nationale.

Ben ! ben ! mon vieux, bagayai-je, tu m'en bouches un coin !

— Hein, tu comprends, pour que le scandale ne se renouvelle pas tous les jours, ce qui pourrait très bien arriver, nous ne l'ignorons pas, nous allons créer une brigade spéciale chargée de surveiller la police.

— Alors, comme les anarchistes, les agents seront soumis à une surveillance étroite ?

— C'est ça même.

— Et à qui confiez-vous cette délicate mission ?

— Mais nos nouveaux employés sont tout désignés : la police ordinaire sera surveillée par les apaches et celle des mœurs par les souteneurs.

José Landé.

LES ARTS

EN FAVEUR DE SAGRISTA

Il y eut, samedi dernier, une belle érémonie au « Dessinateurs humoristes ». Les maîtres du lieu, Cruchet, du Salon d'Automne, et Neumont dont le nom est aussi obscur que prétendent ses amis — que les mauvais dessins dont il illustrait le *Fin de Siècle*, y recevaient Zislin dont nous célébrons d'autre part la gloire récente.

Des comparses sans importance, Forain et Willette, prêtaient leur concours au décorateur ? d'Épinay, et à l'enlaidisseur de la place du Tertre.

Au champagne, Willette prit la parole.

— Ne croyez pas, dit-il en substance à Zislin, être en sûreté parmi nous et hâtez-vous de regagner l'Allemagne où les peines qui frappent les artistes coupables d'avoir une opinion, sont moindres que chez les peuples de culture latine, qu'offusque la lourdeur germanique. Si votre sort vous paraît cruel, songez à Delannoy, qui souffre actuellement d'une cruelle maladie, contractée dans les prisons de notre République où notre justice, dont j'ai tant eu à pâtir moi-même, le confina. Enfin, surtout, songez tous au sort lamentable de Sagrista, qui pour avoir glorifié dans trois images la mémoire de Ferrer, vient d'être condamné, en Espagne, à neuf ans de réclusion. »

Ces paroles furent saluées d'humanités applaudissements, parmi lesquels ceux du capitaliste Forain n'étaient point les moins élogieux.

CE QU'EST ZISLIN

On sait qu'après la guerre de 1870, ce fut une profession d'« être Alsacien ». Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil, dans l'art de la réclame.

Ce Zislin, dont les journaux ont parlé abondamment, était un médiocre dessinateur, que les lauriers de Hansi empêchaient de dormir. Hansi blague les « docteurs » allemands et leurs épaisseurs « gretches » comme Huart ridiculise chez nous les capitaines de territoriale et les maquerelles en retraite. Hansi se lança donc, pour attirer l'attention, dans de violentes attaques contre sa patrie — la nation allemande — à en juger par son accent tudesque.

Les Allemands sont gens de goût, ils excusaient Hansi en faveur de son talent. Ils sévirent contre Zislin, et un mois de prison s'est suivi, qui a fait connaître le nom de Zislin à des gens qui ignorent Forain, Legrand ou Steinlen.

JULES LAFORGUE, par Henri Guibeaux, collection des Portraits d'Illet, n° 47. — Prix 0,30.

M. Henri Guibeaux est un des derniers écrivains de langue belge (il), et il publie chaque semaine, dans les *Hommes du Jour*, de copieux catalogues que seuls les polygraphes peuvent apprécier. Il ne faut point que le nom de l'auteur critique fasse reculer ceux qui ignorent la langue dans laquelle fut écrit *Ompdrailles*.

L'étude de M. Guibeaux sur Laforgue est en bon français et si elle n'apporte pas de détails nouveaux sur un poète qui n'était connu jusqu'ici que des lettrés, elle réalise un acte de justice en le présentant à la masse ; mais dit-on, qu'il importe aux masses de faire connaissance avec ce secrétaire de l'impératrice d'Allemagne que fut Laforgue, et qui exhalait en des vers compliqués son esprit ironique et sensible aux spectacles de la vie ?

Pourquoi ? mais parce que la vie d'un homme qui pense et qui souffre est toujours le plus beau des romans, et que Guibeaux a su très adroitement en mêler le récit à des citations qui caractérisent parfaitement la manière d'un de ces poètes qui furent rassemblés, sans qu'ils eussent rien de commun, sous le nom de décadents, et il faut encourager l'éditeur Paire à ne point donner dans les *Portraits d'Illet*, des biographies qu'on peut trouver dans tous les dictionnaires.

LES SALONS

Dans notre prochain numéro paraîtra un compte rendu des expositions des Indépendants et des Salons officiels dû à la plume de notre camarade Aimé Morris.

ERRATUM

Une coquille nous faisait dire, la semaine dernière, que Chédanne, le complice d'Hamon, ne donna jamais un coup de crayon. Pour un architecte, c'eût été absurde. C'est ne donne jamais (depuis qu'il est parvenu), qu'il faut lire.

(Il la langue belge n'est pas une langue particulière au pays de Rembrandt, comme M. de Seives appelle la Belgique, elle est comme l'espéranto, internationale.)

Il est même curieux de remarquer que Maeterlinck, Verhaeren, Octave Maus, belges, écrivains français, jadis que Léon Chadel, français, Gustave Eckhoud, flamand, Guibeaux, internationaliste emploient le belge.

Dans les Campagnes

Nous recevons la lettre suivante qui montre combien nos idées pourraient être comprises et embrassées avec enthousiasme par les travailleurs des champs si une propagande soutenue était faite parmi cette catégorie d'exploités, une des plus intéressantes pour notre mouvement.

Alais, le 21 avril 1911.

Monsieur le Rédacteur du *Libertaire*,

Je suis un modeste travailleur des champs sans instruction ; le peu qu'on m'en a fait donner, je le tiens des chers F. ignorants.

Je suis un lecteur assidu du *Libertaire*. Si j'ai bien compris votre propagande, vous êtes ennemis du parlementarisme. Je suis assez de votre avis sur ce point, attendu que toutes leurs lois prétendues sociales, n'ont en rien amélioré le sort du prolétaire ; bien au contraire, la vie devient de plus en plus difficile pour ce dernier. Donc on ne saurait que trop encourager la propagande révolutionnaire.

La terre produit pour tous, et il est parfaitement monstrueux que des gens crèvent de misère à côté d'autres qui se vautrent dans l'opulence. Nous avons des armes dans nos mains, pour faire aboutir nos revendications, mais il s'agit de savoir s'en servir. Nous avons d'abord la grève de l'impôt et la grève générale.

Mais je ne puis me dissimuler que nous ne sommes pas encore prêts à nous en servir, tandis que nos maîtres et bourreaux savent merveilleusement se servir des leurs.

Dans notre région, les ouvriers agricoles gagnent à peine de 40 à 50 francs par mois. Quant aux petits propriétaires, ils sont d'abord criblés d'impôts, lesquels s'élèvent jusqu'à 20 p. c. du prix de leur ruée. L'ouvrier des villes jusqu'à ce jour a payé le pain et le vin bien chers. Mais le producteur a été obligé de céder tous ses produits à vil prix, car il est à la merci des exploités qui, eux, s'enrichissent du plus clair de son bénéfice pendant qu'il a toutes les peines et doit subir tous les aléas de sa profession.

Les années de bonne récolte, le paysan arrive à joindre les deux bouts difficilement, mais vienne la mauvaise récolte ou la maladie, c'est la misère. Il a recours à l'hypothèque et c'est alors la ruine, l'expropriation à bref délai.

Et dire après cela que l'on s'étonne de la dépopulation des campagnes ! Ce n'est pas toujours de son plein gré que le paysan s'en détache, il y est contraint souvent par la force ; s'en étonner, c'est ajouter l'hypocrisie à la spoliation.

Maintenant deux mots sur la machinerie agricole. Je suis loin de la critiquer, car c'est sur son emploi que je fonde mes plus chères espérances ; mais aujourd'hui, elle paralyse les bras de l'ouvrier et ne profite qu'aux gros capitalistes. C'est pourquoi nous petits paysans, si nous ne voulons pas retourner à l'esclavage, il faut arriver au communisme ; c'est notre seule ressource.

Mais c'est là une question de propagande et malheureusement les anarchistes sont rares dans notre région et il y a beaucoup de pauvres diables qui croient que les législateurs socialistes amélioreront leur misérable sort. Pour moi, je m'efforce de faire partager mes idées autant que ma parole de simple travailleur des champs me le permet.

Quand je dis que le petit patron ainsi que le petit propriétaire sont souvent aussi malheureux que leurs ouvriers, je pense que tout ceci disparaîtrait avec le communisme. Je le désirerais et n'hésite pas, à regretter les désagréments que cela m'attire, à le dire partout. D'aucuns me rient au nez, d'autres, quand j'ai tourné le dos, me traitent de faïnéant. Mais je ne désarmerai pas, ma conviction est de plus en plus ferme que le travailleur ne verra disparaître ses misères que le jour où il saura se passer du capital. Et je suis assis d'avis que tout en travaillant à la résolution de ce difficile problème, il faut tâcher par tous les moyens possibles de forcer nos maîtres et bourreaux à nous accorder un peu plus de bien-être.

X., cultivateur.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

Le *Premier Mai*.

Beaucoup de camarades et de militants syndicalistes avaient souvent déploré qu'il n'existât pas une *Histoire du Premier Mai*. Il n'en sera plus de même à partir de ce jour, car sur l'initiative de quelques syndicats parisiens vient de paraître une très substantielle brochure : *Le Premier Mai* historique, résultats, but.

L'auteur a très heureusement rappelé les origines ouvrières et syndicalistes du *Premier Mai*, les manifestations et le crime de Chicago, la tuerie républicaine de Fourmies. L'historique du 1^{er} mai 1906 et, enfin, les résultats obtenus en ce qui concerne la diminution de la journée de travail notamment.

En somme, excellente brochure de propagande.

Les 100 brochures : 6 fr. 60 franco ; l'exemplaire : 0 fr. 15.

En vente au *Libertaire*.

Pourquoi je ne paie pas mes contributions. Une brochure, des éditions Schleicher frères, par G. Lhermitte. Prix : 60 centimes.

C'est l'histoire vécue mais juridiquement exacte et précise puisqu'elle jaillit des documents, de la lutte engagée par le « Con-

tribuable récalcitrant » fort de la loi contre les Représentants du Fisc qui la violent.

Grâce à une « somme incroyable d'énergie, d'ingéniosité, d'imagination, de persévérance et de temps », M. Lhermitte en effet, contrairement à ce que pense la masse populaire, tient toujours en échec ses adversaires. Ils ont pu le faire saisir — parce qu'il a voulu l'être — mais depuis 1909 — c'est-à-dire depuis 2 ans — ils ne sont parvenus jusqu'à ce jour ni à le faire payer ni à le faire vendre. Souriant, il a toujours su leur opposer la loi, et, comme il le dit lui-même dans son Introduction, « la séance continue ».

Lire « Pourquoi je ne paie pas mes contributions » c'est s'instruire, apprendre à se défendre, faire son éducation civique, et s'amuser, tout en prenant une « leçon d'énergie ».

La Voix du Peuple. Numéro spécial illustré consacré au 1^{er} mai. Dix centimes l'exemplaire, 33, rue Grange-aux-Belles, Paris.

Le Réveil typographique, organe d'action syndicaliste révolutionnaire, paraissant le 8 de chaque mois. Le numéro dix centimes ; un an : 1 fr. 50. Administration, 96, quai Jemmapes, Paris.

Ce journal créé pour lutter contre l'engourdissement dans lequel les réformistes maintiennent depuis trop longtemps la Fédération du Livre, se propose toute une besogne d'action et d'éducation. Bon courage et bonne chance à nos camarades du Livre.

La Société Nouvelle. N° 10 (Avril 1911). Au sommaire : Du vol (Paul Bay). — Un poète de la misère contemporaine : J. Riches (R. Dupierreux). — Chronique sociale (Van der Voo). — Les Arts, notes et documents (Aristide Pratelle).

Revue internationale paraissant tous les mois. Le numéro, un franc. Un an, douze francs. Paris, 8, rue Monsieur-le-Prince. — Mons (Belgique), 13, rue Chisaire.

La Vie Anarchiste. — On nous annonce la création d'un nouveau journal, destiné, disent ses initiateurs, à faire une besogne éclectique et décentralisatrice.

Pour tous renseignements, écrire à l'administration de la *Vie Anarchiste*, 28, rue Anquetil, à Reims (Marne).

Abonnement : un fr. par an pour une parution mensuelle à partir du 1^{er} juin.

Pour Nancy et la Région de l'Est

MAURICE BERNARDON

102, faubourg Saint-Georges, Nancy.

L'Agitation

SAINT-NAZAIRE

Chez les dockers

A Saint-Nazaire, c'est toujours la grève, malgré la pression du maire, du sous-préfet ainsi que du patronat, importateurs de charbons et marchands divers. On envoie la police chercher les travailleurs chez eux pour le compte des patrons, faisant sur la misère et la faiblesse des ménages : on expédie de fausses dépêches au ministère du Travail disant que la reprise se fait graduellement, ce qui est faux. A part une centaine de lâches individus bons à tout faire, les 2.500 dockers tiennent toujours ; ils ont fait les concessions les plus larges, mais les patrons veulent l'abaissement de l'organisation syndicale révolutionnaire qui leur fait tant de peur.

Tout est ici aux mains des patrons exploités. Un seul fait suffirait à démontrer ce que j'avance. Un vapeur allemand, chargé de blé, a été déchargé par son équipage, et cela au mépris d'une loi applicable à ce propos et disant que les marins d'une nation étrangère peuvent travailler à leur bord mais ne peuvent faire la manœuvre des wagons à terre. Or, les marins allemands travaillent à terre, protégés par les soldats français, qui frappent à coups de crosse et de balonnette les grévistes qui réclament leurs droits. (Vive la patrie !)

Le comité de grève voulut voir le consul allemand, et il apprit que ce consul est un Français, du nom de Rouget, représentant la société d'affrètement dont le bateau en question fait partie.

Nous sommes à la quatrième semaine de grève, aussi la misère grandit et la haine fermentée contre le maire, juge et partie, le sous-préfet, toutes les autorités, et le patronat, qui refuse avec une arrogance dont rien n'approche, les revendications pourtant modestes des travailleurs dockers et charbonniers, dont le sort égale celui des esclaves d'autrefois.

Je ne puis finir cette note sans dire à mes camarades de misère que je suis heureux de leur entente et de leur énergie dans la lutte qu'ils ont entreprise.

Courage, camarades, et vive la révolution sociale !

Kouault-Pitte.

